

Études littéraires africaines

Joseph Tonda : la caverne et l'écran

Sami Tchak



Number 42, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039408ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039408ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tchak, S. (2016). Review of [Joseph Tonda : la caverne et l'écran]. *Études littéraires africaines*, (42), 102–105. <https://doi.org/10.7202/1039408ar>

est son arme ultime. Il ne cherche pas à briller, car il est plus rapide que la lumière. Si le grand danger du monde contemporain, dont témoigne admirablement le livre de Tonda, est l'excès de Lumières dans lequel nous sommes pris, on voit s'esquisser ici ou là des ouvertures pour une résolution accélérationniste²⁵, dont Lucky Luke pourrait être l'emblème.

■ Xavier GARNIER

Joseph Tonda : la caverne et l'écran

Le sociologue gabonais Joseph Tonda, avec son essai *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, nous ouvre d'innombrables pistes pour penser le monde actuel. En puisant sa matière dans sa propre discipline, mais aussi abondamment dans des textes littéraires, l'auteur parvient à nous proposer des analyses novatrices et fécondes. Et c'est justement parce qu'elles sont novatrices et fécondes que l'on peut leur trouver comme une matrice très ancienne, car toute pensée réellement nouvelle est aussi ancienne que l'humanité : sa théâtralité change mais son essence profonde est un écho.

À la page 108, l'auteur précise que son ambition est de « tirer un maximum de profits théoriques et sensitifs de deux outils de la pensée scientifique : la métaphore et le concept », deux outils qui, selon moi, aspirent à l'universalité, surtout la métaphore. Personnellement, je me tournerai vers l'allégorie pour prétendre que l'essentiel des analyses que fait Joseph Tonda nous renvoie à la caverne de Platon. Un petit résumé de cette allégorie qui n'a plus besoin d'être présentée, *La République* de Platon faisant partie de ces livres dont on se nourrit sans les avoir nécessairement lus : des hommes prisonniers dans une caverne, enchaînés, le dos tourné à l'entrée, ne percevant que leurs propres ombres et, projetées par un feu, celles des objets derrière eux, ne captant des sons que des échos, donc des hommes ne percevant que des apparences, des images déformées, trompeuses.

L'allégorie de la caverne de Platon nous parle de la grande exigence qu'il faut pour émerger de ces ombres et pour accéder à la lumière, à la connaissance. La dialectique ascendante est un processus de libération de l'esprit, de sortie d'un aveuglement et de cheminement vers le monde des idées. Supposons que l'un des prison-

²⁵ Une publication récente en français à propos de l'accélérationnisme : *Écrire l'Histoire*, n°16 (*Accélérationnisme*, coordonné par Emmanuelle ANDRÉ, Catherine COQUIO et Pierre SAVY), 2016.

niers de la caverne échappe à cet enfermement, qu'on le libère. Platon nous dit que, n'étant pas habitué à la lumière, il ne la supportera pas immédiatement, mais qu'il en souffrira plutôt, et qu'il lui faudra un effort pour résister à la tentation de retourner aux ténèbres. Je schématise à l'extrême cette allégorie d'une grande complexité, mais dont les principaux enseignements nous restent accessibles : ne pas réduire la vérité aux données sensuelles immédiates et aux préjugés, échapper à l'emprise des ombres pour aller, avec exigence, vers les Idées.

Quand on l'applique à notre époque, et c'est ce que fait Joseph Tonda, on peut remplacer la caverne par la sur-exposition à la lumière. Alors, ce ne sont plus les ténèbres qui font écran entre la réalité et nous, entre les idées et nous, mais des images grossières, divinisées, qui semblent se suffire à elles-mêmes, porteuses d'une signification immédiate, d'une universalité instantanée, au point qu'elles ne subissent plus d'examen critique. Les images deviennent la réalité, la Vérité, elles nous parviennent en flots, par saccades, et nous pénètrent d'autant plus aisément qu'elles bénéficient de notre aveuglement, produit par la lumière à laquelle nous sommes constamment exposés. Comme les prisonniers de la caverne de Platon, ce que nous croyons voir en face de nous nous est projeté depuis des sources dont nous ne connaissons pas les mécanismes.

Joseph Tonda utilise beaucoup de matériaux (écrans télévisuels, corps réduits à leur forte teneur érotique, spiritualités théâtralisées jusqu'à l'excès pornographique, etc.) pour analyser en réalité une époque d'un aveuglement qui court à travers toutes les sociétés et toutes les couches humaines grâce aux moyens de massification, une époque d'un aveuglement généralisé dont les écrans, qui sont écrans et font écran, constituent à la fois des réalités et des symboles. Ils nous montrent, et nous empêchent de voir. Par eux, les ombres, les apparences, parviennent au statut de mythes ; les préjugés ridiculisent l'exigence de savoir, de vérité.

Nous n'avons pas nécessairement conscience du fait que les prisonniers de la caverne, c'est nous, que notre époque est une époque de la caverne. Dans *La République de Platon*²⁶, le philosophe Alain Badiou fait ce travail d'actualisation de la signification profonde de l'allégorie platonicienne de la caverne pour l'appliquer à nos cavernes modernes, les médias, les écrans. Il écrit :

²⁶ BADIOU (Alain), *La République de Platon : feuilleton philosophique, suivi de L'incident d'Antioche : tragédie en trois actes*. Paris : Fayard, coll. Ouvertures, 393 p. ; p. 244-245.

Imaginez une gigantesque salle de cinéma. En avant, l'écran, qui monte jusqu'au plafond, mais c'est si haut que tout ça se perd dans l'ombre, barre toute vision d'autre chose que de lui-même. La salle est comble. Les spectateurs sont, depuis qu'ils existent, emprisonnés sur leur siège, les yeux fixés sur l'écran, la tête tenue par des écouteurs rigides qui leur couvrent les oreilles. Derrière ces dizaines de milliers de gens cloués à leur fauteuil, il y a, à hauteur des têtes, une vaste passerelle de bois, parallèle à l'écran sur toute sa longueur. Derrière encore, d'énormes projecteurs inondent l'écran d'une lumière blanche quasi insupportable. [...] Sur la passerelle circulent toutes sortes d'automates, de poupées, de silhouettes en carton, de marionnettes, tenus et animés par d'invisibles montreurs ou dirigés par télécommande. Passent et repassent ainsi des animaux, des brancardiers, des porteurs de faux, des voitures, des cigognes, des gens quelconques, des militaires en armes, des bandes de jeunes des banlieues, des tourterelles, des animateurs culturels, des femmes nues... Les uns crient, les autres parlent, d'autres jouent du piston ou du bandonéon, d'autres ne font que se hâter en silence. Sur l'écran on voit les ombres que les projecteurs découpent dans ce carnaval incertain. Et, dans les écouteurs, la foule immobile entend bruits et paroles. [...] Ils n'ont donc aucune autre perception du visible que la médiation des ombres, et nulle autre de ce qui est dit que celle des ondes. Si même on suppose qu'ils inventent des moyens de discuter entre eux, ils attribuent nécessairement le même nom à l'ombre qu'ils voient qu'à l'objet, qu'ils ne voient pas, dont cette ombre est l'ombre [...] Ils n'entendent que la copie numérique d'une copie physique des voix humaines.

Cette longue citation peut résumer le riche travail d'analyse fait par le sociologue Joseph Tonda dans son essai où il ne critique pas seulement la société des éblouissements, mais nous la décrit dans son extrême complexité, dans ses multiples théâtralités sur tous les continents. Ce livre qui s'est nourri de la littérature ouvre aussi des pistes pour la littérature, comme le mythe de la caverne de Platon a déjà inspiré des textes à de grands écrivains, notamment à Jorge Semprun. L'exigence de conceptualisation n'en complique pas la lecture. Il y a même dans ce livre beaucoup d'humour, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités quand on sait que bien des sociologues peuvent être « chiantifiques », pour reprendre ici le néologisme du sociologue Dominique Desjeux, c'est-à-dire jargonneux à ennuyer sans produire nécessairement du sens. Dans *L'Impérialisme postcolo-*

nial. Critique de la société des éblouissements, il y a du sens, auquel l'on accède à partir d'une lecture générant du plaisir.

■ Sami TCHAK